



Rimbaud, la vraie vie est ailleurs

Rencontre avec **Bettina Ghio**, professeure de littérature et spécialiste du rap français, **Abd al Malik**, chanteur, compositeur et **Thierry Hancisse**, sociétaire et doyen de la Troupe, conduite par **Judith Chaine**, journaliste

En ligne à partir du 14 novembre 2024

Éclairage pédagogique par Anne Delaplace, professeure de lettres

Le 7 octobre 2024, le Théâtre du Vieux-Colombier accueillait une rencontre publique autour de la figure d'Arthur Rimbaud, auteur des *Cahiers de Douai* inscrits au programme du baccalauréat. L'occasion d'un échange entre deux artistes, le Comédien-Français et doyen de la Troupe Thierry Hancisse et l'auteur compositeur Abd al Malik, et une universitaire, Bettina Ghio. Conduit par Judith Chaine, cet événement a révélé le riche dialogue que les rappeurs et les rappeuses d'aujourd'hui entretiennent avec les poètes et les poétesses d'hier.

Enfant turbulent de la poésie française, Rimbaud a écrit la totalité de son œuvre avant l'âge de 21 ans. Les *Cahiers de Douai* sont composés en 1870 par un lycéen qui fuit à toutes jambes son domicile familial de Charleville-Mézières, ville qu'il juge « supérieurement idiote entre les petites villes de province ». Le garçon de 16 ans voit plus loin et plus grand. Il a soif de Paris, soif d'esprit et de poésie. Son désir de liberté est incandescent. Alors il écrit, fugue, boit « des bocks et de la limonade » en chemin. Foin de la police qui l'intercepte ! Tant pis pour sa mère qui s'inquiète ! Arthur se révolte sans se soucier du lendemain et poétise avec fureur : « On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans »...

Abd al Malik a grandi dans un quartier populaire de Strasbourg au début des années 1980. Sur la scène du Théâtre du Vieux-Colombier, il évoque ses blessures originelles, sa jeunesse difficile exposée à la délinquance et raconte comment, dans un sursaut existentiel, il est parvenu à s'en sortir par l'écriture : « la littérature m'a véritablement sauvé la vie. » L'artiste explique que, dans son enfance, la figure de l'écrivain a émergé comme un modèle, un horizon à atteindre, une « feuille de route » que l'école lui a tendue et qui l'a libéré de l'emprisonnement dans lequel il était tenu.

À un siècle de distance, Arthur Rimbaud et Abd al Malik ont partagé l'expérience de ce que René Char – grand lecteur de Rimbaud – nomme « l'adolescence extrême » : l'insubordination, la colère, le besoin de fuir la laideur du réel par la force des mots. Ils ont en commun ce désir « d'émancipation créatrice » que suggère le parcours associé par les programmes à l'étude des *Cahiers de Douai*. Ils s'affranchissent de leur condition par l'écriture, par l'invention d'un langage qui leur est propre. C'est d'ailleurs en ces termes que Rimbaud, dans une fameuse « Lettre à Paul Demeny », définit en 1871 la fonction du poète : « Trouver une langue ».

Interrogé par Judith Chaine, Abd al Malik se définit d'emblée « comme poète, en toute humilité ». La naissance de cette vocation, il la retrace dans son livre-album publié en 2019 et intitulé *Le Jeune Noir à l'épée*. Récit poétique. L'artiste y entremêle des poèmes de Charles Baudelaire tirés des *Fleurs du Mal* et ses propres textes de nature autobiographique. Il y décrit sa jeunesse et ses écueils qui, comme le jeune Arthur, le conduisent un



jour en prison, où l'expérience de l'écriture devient à la fois fondatrice et libératrice. Se racontant à la troisième personne, le rappeur écrit ainsi : « Quand la grande porte du pénitencier se referme sur lui, il décide de ne plus être comme le Genet de Sartre, ce que le crime a fait de lui, mais de devenir enfin ce qu'il est de toute éternité : un Poète ».

Cette filiation avec la poésie revendiquée par Abd al Malik n'est pas un cas isolé. Bettina Ghio révèle au contraire des procédés d'intertextualité récurrents dans le rap qui s'approprie les grandes figures de la littérature française. L'universitaire rappelle ainsi que Charles Baudelaire et Arthur Rimbaud sont les poètes les plus cités par les rappeurs et les rappeuses. La référence au « Dormeur du val » notamment revient sous la plume de deux artistes différents. MC Solaar dans *La Concubine de l'hémoglobine*, proclame en 1994 que « Le Dormeur du val ne dort pas. Il est mort et son corps est rigide et froid ». Le chanteur insère ainsi une référence littéraire patrimoniale dans sa propre écriture, analyse la pointe du célèbre sonnet et, tout en jouant de la paronomase, s'inscrit à son tour dans l'héritage poétique français. Abd al Malik dialogue également avec Rimbaud en 2019 à travers son titre *Tirailleurs*, dans lequel il brosse son autoportrait, celui d'un jeune homme issu des « tirailleurs » venus d'Afrique pour combattre en Europe, et « tirillé » entre ses origines et sa condition précaire : « Je suis le bagarreur normal, pas le Dormeur du val. » Le rappeur Médine, quant à lui, revient dans *Clash Royal* sur la relation de Verlaine et Rimbaud et sur leur escapade sulfureuse à Bruxelles en 1873, qui se solda par une rupture violente et un coup de revolver :

« Rimbaud, son ami révolvérise
Tire dans la main avec laquelle il écrit [...]
Pas de pochon de crack à l'origine du drame
Pourtant c'est l'genre de clash qu'on retrouve
[dans le rap, royal
Verlaine a tiré sur maître Rimbaud
Y a plus d'encre que de sang »

Dans ce texte la violence habituelle des textes de rap, minés par la délinquance, la drogue et les armes à feu, est associée à l'une des aventures les plus célèbres de l'histoire littéraire française, qui inspira à Rimbaud sa *Saison en enfer*. Les références à la main qui « écrit » et à l'« encre » qui coule mettent en valeur la figure de l'écrivain dont le rappeur se fait l'écho. Forte de ces références musicales, Bettina Ghio démontre que le rap français n'est pas qu'une contre-culture née de la cité ou du ghetto, comme le rap américain. Il revendique au contraire un héritage littéraire, une tradition poétique dans laquelle il s'inscrit explicitement par ses textes : « Le rap ne va pas vers la culture française. Il est la culture française. »

Ces liens entre poésie et musique ne sont d'ailleurs pas nouveaux : on connaît la lecture que proposa le chanteur Léo Ferré de l'œuvre de Rimbaud en 1964. Mais il faut revenir à ce que le poète dit lui-même du caractère musical de son écriture dans *Illuminations*. Il se définit ainsi dans « Vies II » : « Je suis un inventeur bien autrement méritant que tous ceux qui m'ont précédé ; un musicien même [...] » ; et dans *Une saison en enfer*, il évoque en ces termes la rédaction de son célèbre sonnet « Voyelles » : « Je réglai la forme et le mouvement de chaque consonne, et, avec des rythmes instinctifs, je me flattai d'inventer un verbe poétique accessible, un jour ou l'autre, à tous les sens. » C'est peut-être dans la bouche du Comédien-Français Thierry Hancisse que cet instinct musical trouve sa plus juste interprétation. Sa prestation au micro du Théâtre du Vieux-Colombier est un hommage remarquable à l'exercice de la lecture expressive imposé aux candidats du baccalauréat. Loin de simplement mettre en voix les mots du poète, Thierry Hancisse les respire, les absorbe, les métabolise pour mieux les incarner, au sens propre du terme : c'est de toute sa chair que le comédien tire la force de sa lecture. Il le reconnaît lui-même, dans un constat à la fois humble et puissant, particulièrement inspirant pour de jeunes lecteurs et lectrices : « Je ne comprends pas tout, mais mon corps le comprend. C'est physique. » À sa manière, il donne à entendre chez Rimbaud ce qu'Abd al Malik – expliquant la différence entre rap et slam – nomme le « flow », un mode d'expression musical, percussif, inséparable du rythme dans le rap. Le Comédien-Français insiste sur l'énergie qui circule dans les vers de Rimbaud, dont les mots, dit-il, « se mâchent, buttent, ont des consonnes, des voyelles, des dentales qui n'arrêtent pas de se combattre ». Le poète tord la langue, ses vers s'enjambent, jouent des rejets et contre-rejets, et créent des effets de « pulsation » comme dans une chanson.

Cette expérience vécue par le comédien rejoint le concept par lequel Bettina Ghio analyse la pratique du rap, qu'elle considère comme un art d'écrire « debout », dont la parole s'incarne sur la scène. L'universitaire rappelle d'ailleurs que le grand médiéviste Paul Zumthor disait être heureux d'avoir assisté au développement du rap français avant sa mort en 1995, car il y voyait la jeunesse renouer avec la tradition médiévale de l'oralité,

avec l'art des troubadours, dont le texte est inséparable de sa profération. Thierry Hancisse clôt d'ailleurs son admirable lecture de « Chanson de la plus haute tour » par un parallèle qui lui semble évident entre l'écriture de Rimbaud et celle de François Villon, comme si, du Moyen Âge aux textes d'Abd al Malik en passant par la langue de Rimbaud, un même fil poétique était tendu à travers les âges.

Bettina Ghio insiste sur cette volonté manifeste des rappeurs et des rappeuses d'offrir au patrimoine littéraire français une nouvelle chambre d'écho : Joey Star lit sur scène des textes de Victor Hugo, Virus s'approprie l'œuvre de Jehan-Rictus (1867-1933) au point d'intituler son album *Soliloques du pauvre*, reprenant ainsi le titre du recueil publié par le poète un siècle plus tôt, et lui offrant par la même occasion une nouvelle vie. Le public ne peut que se réjouir d'entendre ainsi les artistes d'aujourd'hui s'emparer de l'œuvre des poètes et poétesses disparus. C'est cet élan que René Char saluait déjà en 1962 dans *Fureur et Mystère* : « Tu as bien fait de partir, Arthur Rimbaud ! Nous sommes quelques-uns à croire sans preuve le bonheur possible avec toi. »



Les images de ce dossier sont extraites de la captation de la soirée
© coll. Comédie-Française